

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

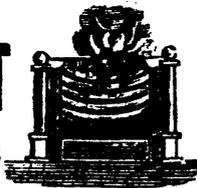
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA SIGNARRE, (suite et fin); LUCIE.

LA SIGNARRE.

[SUITE ET FIN.]

Parmi les Européens établis aux colonies, et obligés, par leur commerce, d'avoir deux résidences distinctes, l'une en-deçà, l'autre au-delà de l'Océan, il en est peu qui n'aient aussi deux ménages particuliers. Mariés légitimement en Europe, ils n'en sont pas moins mariés en Amérique ou en Afrique avec des femmes de couleur. Aux deux bouts de leur existence voyageuse, ils sèment leur paternité et leur fortune. En Europe, ils ont la femme blanche, la situation légale, l'or réduit en capitaux; dans les colonies ils ont la mulâtresse jaune, les enfants mulâtres, les sucreries et les cours d'écouvilles d'esclaves. Souvent ces doubles unions s'ignorent réciproquement; mais si, d'un côté, la loi assure à l'intimité légitime le bénéfice de l'héritage du nom, de l'autre il est des moyens pour balancer l'absence de cette loi. A la moindre manifestation qu'un Européen laisse échapper, de réaliser sa fortune pour retourner chez lui, la mère et les enfants menacés s'emparent d'un bien que la distance rend toujours illusoire à réclamer.

M. Mathieu était absolument dans cette position. A des conditions différentes, il était marié en Europe et en Afrique, bigamie permise, que ses deux femmes avaient ignorée complètement jusqu'ici.

Quelques jours après cette explication entre M. Mathieu et Katy, celle-ci pria son fils de l'accompagner dans une promenade sur l'eau. Huit noirs s'attelèrent à une longue corde, et firent remonter le fleuve à la pirogue, à travers les détours sans fin qu'il décrit. La mère et le fils étaient tranquillement assis à l'arrière de la légère embarcation. En moins d'une heure ils furent au milieu des solitudes multipliées qu'offre un dédale d'îles peuplées d'oiseaux splendides et silencieux.

—Toby, dit alors avec un ton d'indifférence la langoureuse Katy, votre père n'est pas content de vous. Il m'a demandé ce que vous étiez allé chercher à Paris, au lieu de rester ici à travailler pour lui.

—Je suis assez riche pour n'être pas régisseur d'esclaves, répondit Toby, et trop fier pour ne pas chercher à savoir si je vaudrais plus ou moins qu'un Européen.

—Vous avez tort, Toby, de vouloir sortir de votre condition. Ces richesses ne vous appartiennent pas; un jour, M. Mathieu les emportera en France, et il ne vous laissera que le regret de les avoir follement désirées.

—Je croyais que nous y avions des droits, vous sa femme, moi son fils: nous ne sommes donc rien pour lui?

—Peut-être.

—Qui donc a dit cela?

—L'usage. Voyez Aglaé qui a eu six enfants de son mariage avec M. Stephen de la Rochelle. M. Stephen partit il y a dix ans avec tout ce qu'il avait gagné, et il n'est pas revenu. Il vit avec une femme d'Europe, et il ne songe plus à celle d'ici. Voyez Julia, elle a eu le même sort. J'en aurai un semblable. Les femmes de couleur sont nées pour le plaisir de nos seigneurs les colons.

—Vous ne dites pas que Julia s'est affreusement vengée.

—Abattez donc ce pélican, Toby.

—Mais, ma mère, il est à une lieue de nous; mon fusil ne porterait jamais si loin.

—Enfant! la vengeance est trop loin de nous souvent comme ce bel oiseau. Il n'est pas toujours raisonnable d'y penser, ajouta Katy en laissant tomber sa petite main brune dans l'eau qu'elle frôla au courant de la pirogue.

—D'ailleurs, reprit Toby, M. Mathieu n'est pas marié en Europe.

—Vous avez raison, Toby. Mais parlons de vous. Vous avez eu des duels à Paris?

—Qui vous en a parlé? Oui, deux ou trois assez malheureux.

—C'est mal, Toby, car il n'y a pas de duel sans amour à votre âge.

Toby ne répondit pas.

—Vous aimez donc les femmes blanches,

vous aussi ? Prenez garde, Toby ! Et quel âge a celle que vous aimez ?

— Je ne l'ai jamais demandé à sa mère.

— Ni à son père non plus, bel amoureux ?

— Je ne connais pas son père.

— Il était sans doute absent ?

— Je crois que oui. Je n'ai pas eu le temps de prendre tant d'informations en une seule saison passée à Paris.

— Et dites-moi, Toby, cette jeune blanche est-elle jolie ? a-t-elle la taille fine de nos créoles ; est-elle fière comme elles ?

— Voulez-vous en avoir une idée exacte ? répondit Toby, heureux de toutes ces questions que sa mère lui adressait. Elle me ressemble comme une sœur jumelle.

— Ah ! vraiment, dit Katy, elle a vos traits ?

— Elle est bien mieux, vous le supposez aisément. Mais elle a ma manière de regarder ; elle a mon son de voix, et quelque chose de lent dans toute sa personne, comme moi.

— C'est singulier ! interrompit Katy en buvant une calebasse de lait froid que lui tendit une petite négresse. C'est singulier ! Vous m'avez apporté là un joli petit roman d'Europe. Vous me redirez tout cela plus en détail, n'est-ce pas, Toby ? Maintenant, dit-elle à ses esclaves, descendons le fleuve ; embarquez-vous.

Emportée par le courant rapide du fleuve, la pirogue franchit en quelques minutes le trajet qu'elle avait fait en deux ou trois heures, et elle s'échoua devant la case même d'où elle était partie.

M. Mathieu avait résolu de renoncer pour toujours à sa vie de planteur et de négrier, depuis qu'il l'avait comparée, la dernière fois qu'il était allé en Europe, avec la vie si douce de sa famille, au milieu de laquelle il s'était trouvé si heureux. Les charmes de la société européenne n'étaient pas les seuls motifs qui l'engageaient à prendre cette détermination. Mathilde occupait sa pensée. Il rougissait d'accumuler tant d'obscurité autour de son autorité paternelle, qu'il aurait voulu exercer, en faveur de sa fille, avec la largesse de ses vastes moyens de fortune et l'élan généreux de son bon naturel. La prudence, la peur, lui liaient les mains. Sa mulâtresse surveillait ses moindres actions. Il n'ignorait pas qu'elle bondirait comme un tigre sur son passage, s'il tentait de s'en aller en emportant ses richesses. Parfois il était résolu à tout abandonner, à quitter l'Afrique, pauvre comme il était descendu, plutôt que d'y passer le reste de sa vie. Cette pensée était chassée par une pensée contraire. Sans fortune, comment marierait-il sa fille ? A force de plonger dans cet océan de doutes et de contradictions, il s'arrêta à des demi-moyens qui concilieraient tout, pensait-il avec confiance.

Il ne vendrait que la moitié de ses propriétés, et il abandonnerait l'autre moitié à sa mulâtresse, en lui jurant toutefois qu'il ne retournerait en Europe que pour donner quelques soins à sa santé altérée ; qu'il reviendrait sitôt qu'elle serait rétablie.

Katy ne lui donna pas le temps de lui exprimer son projet. Un soir, qu'assis devant sa case, il regardait les noirs qui quittaient leurs travaux pour rentrer dans leurs huttes de paille, elle s'approcha de son banc, et elle lui dit en souriant :

— Je sais à quoi vous pensez dans ce moment.

— A quoi donc, Katy ?

— A retourner encore en Europe.

— Pour quelques mois seulement ; cependant je ne vous quitterais pas sans regret, et il faudrait que j'y fusse forcé.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs, vous n'avez pas de famille en Europe, vous n'y êtes pas entouré de soins comme ici. Si nous vous accompagnions ? qu'en pensez-vous, mon ami ?

— Vous ne pourriez pas vivre, Katy, dans le climat si froid de la France.

— Alors vous devriez vous borner à emmener Toby seulement.

— Mais Toby me représentera pendant mon absence.

— Vous retournerez donc bientôt ?

— Mais, je l'espère bien, dit M. Mathieu, que toutes ces questions importunait malgré la douceur avec laquelle elles lui étaient adressées.

— En ce cas, ajouta Katy, puisque vous voulez que votre fils vous remplace, je lui achèterai, avec les gourdes et les guinées qui sont dans mon coffre, des terres à cultiver et deux ou trois cents têtes de noirs dont il ira trafiquer à la Jamaïque l'an prochain.

— Nous risquerions encore tout cet argent ! s'écria M. Mathieu, surpris de cette proposition. La traite est devenue si difficile !

— Mon ami, reprit Katy avec encore plus de bonté, notre métier est toujours de risquer. Avez-vous le projet de faire valoir cet argent en Europe et de l'emporter avec vous dans ce dernier voyage ? Si cela vous plaisait...

— Ce ne serait que tout autant que cela vous conviendrait, Katy.

— Eh bien ! vous l'emporterez cette fois.

— Katy, vous ne pensez pas assez à vos intérêts ; si je venais à mourir en route, avant mon retour ? Non, je n'emporterais que la moitié de cet argent. Il me serait pénible de vous laisser sans ressources.

— Que vous êtes bon ! peu m'aurait servi. Du reste, puisque vous serez bientôt de retour, à quoi bon cette préoccupation ? Cependant,

puisque cela vous plaît, vous placerez, en deux voyages, ce argent en France.

—Oui, bonne Katy

—J'ai une grâce maintenant à vous demander, mon ami ; quand vous serez en France, achachez un peu le rang qu'occupe une famille dans laquelle Toby a remarqué une jeune personne dont il me parle sans cesse. Puisqu'il l'aime beaucoup, pourquoi ne la demanderiez-vous pas pour lui ? Votre fils est un homme admirablement beau, et il sera votre unique héritier ; il y a lieu de le croire.

—Comment voulez-vous, Katy, que je prenne des informations sur une famille dont vous ne me dites pas le nom seulement ?

—La jeune personne s'appelle Mathilde, et sa mère madame Lussac.

Quand M. Mathieu naviguait sur l'Océan, si on lui eût dit : Les mille noirs qui sont dans la cale de votre vaisseau se sont envolés, il n'eût pas été plus étonné que d'entendre les dernières paroles de sa femme, la signarre.

Il regarda Katy jusqu'au fond des yeux. Elle était calme.

—J'ai d'autres vues sur Toby, répliqua M. Mathieu, et je ne crois pas que votre projet s'y rattache beaucoup. Cependant, je verrai...., je pèserai vos raisons, je parlerai à Toby.... Mais j'ai besoin de repas ; nous reprendrons notre conversation demain.... un autre jour.... quand il vous plaira.... Bonsoir, Katy.

—Embrassez-moi donc, s'écria Katy, et pensez à ce que je vous ai dit. Bon sommeil, mon ami.

M. Mathieu s'était à peine retiré dans sa chambre, que Katy courut de case en case, rampa sur une traînée de corps endormis, appelant tout bas : Diane ! Diane !

Enfin une vieille négresse lui répondit : Madame, je suis là.

—Bien, suis-moi, Diane, j'ai besoin de te parler.

Diane se leva en silence, marcha sans bruit sur le sable, et s'enfonça avec sa maîtresse dans les profondeurs d'un bois de mangliers. Elles allèrent ainsi sans se parler l'espace d'une demi-heure.

Arrivées au milieu d'un carrefour que la lune éclairait de ses rayons obliques, elles s'assirent toutes les deux dans les hautes herbes, face à face, et l'esclave attendit que sa maîtresse daignât lui parler. Ses yeux de fée brillaient comme ceux d'un tigre. Elle semblait la personnification de la vieille Afrique, pleine de poisons, de silence et de superstitions.

—Diane ! lui dit la signarre en lui passant au cou le riche collier de corail que M. Mathieu avait rapporté d'Europe, c'est toi qui as vengé Julia de l'abandon de son mari.

—Je te comprends, ma fille, répliqua Diane, et j'en ai vengé bien d'autres. Que te faut-il ? des paroles ou des sachets ?

—Quelque chose de plus actif et de plus sûr. Sais-tu toujours composer cette liqueur de tamarin que les Européens aiment tant ?

—J'en sais distiller une aussi douce que le miel et énivrante comme le rhum.

—Et qui va au but ?

—Comme une flèche.

—Fais ton œuvre, lui souffla dans l'oreille Katy.

—C'est bien, ma fille. Nous avons ici tout ce qui nous est nécessaire ; la lune, les bois de mangliers, et des crocodiles qui dorment dans les mares. Vions voir mon vieil ami.

Katy et Diane firent quelques pas ; celle-ci écarta ensuite des joncs plantés au bord d'une eau dormante, lui montra, de son doigt desséché, un énorme crocodile couché dans les nénuphars. Maintenant va reprendre ta place et chante pendant que je travaillerai.

Katy s'assit et chanta ainsi que la vieille Diane le lui avait recommandé.

Diane reparut bientôt, et dit à Katy que, dans trois jours, elle lui remettrait dix flacons de la liqueur de Tamarin.

—Et sera-t-elle comme je la désire ?

—N'en fais pas l'essai sur toi.

Une heure après, Katy reposait auprès de M. Mathieu.

Lorsque M. Mathieu se fut convaincu, par neuf mois de séjour en Afrique, qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de Katy, s'il tentait de partir pour l'Europe avec la moitié de sa fortune, il songea sérieusement à mettre son projet à exécution.

Selon son habitude, M. Mathieu devait passer en Europe sur une des nombreuses goélettes dont il s'était servi jusqu'ici pour faire la traite des noirs. Celle qu'il avait destinée à cette dernière traversée était mouillée en rade tout auprès d'un brick de l'état en station sur la côte pour empêcher le commerce infâme par lequel s'était précisément signalée la goélette de M. Mathieu. Rien ne la désignant cette fois à la justice répressive des lois, elle achevait ses préparatifs de départ avec la plus grande liberté. Sous sa mâture élégante elle laissait échapper son corps svelte et robuste.

M. Mathieu respirait de joie à chaque réparation nouvelle qui rapprochait l'heure du départ. Enfin elle arriva. On embarqua l'eau douce ; la goélette tira au large ; elle mettait à la voile le lendemain, au point du jour.

Un mois avant cet événement, qui allait séparer M. Mathieu de sa famille de couleur, Katy avait envoyé son fils Toby aux nes du cap Vert, pour faire quelques achats de graines

dont elles disait avoir besoin pour sa ferme. Elle avait sans doute mal calculé le temps, car Toby ne se trouva pas là quand la goélette fut sur le point d'apparoir.

—Je suis fâché, disait M. Mathieu à Katy pendant les quelques heures de la nuit qu'il avait encore à passer avec elle, que Toby soit absent. J'aurais désiré l'embrasser avant de partir.

—Je lui exprimerai ces regrets, répondit Katy, et le pauvre enfant sera encore plus désolé que vous ne l'êtes.

Du reste, j'ai prévu pour vous toutes les incommodités du voyage. Vous aurez sous la main, dans un coffre arrangé par moi, chaque objet dont vous vous êtes créé une habitude. Je veux aussi que vous ayez quelquefois, en France, un souvenir de votre famille. J'ai fait emballer avec soin des bouteilles de la liqueur de tamarin que vous aimez tant.

—Merci, bonne Katy. Comment reconnaître ces attentions...

—En revenant le plus tôt que vous le pourrez.

—Ma foi, dit le négrier en lui-même, je commençais à m'attacher à cette négraille-là. Elle est vraiment intéressante.

Katy était charmante, penchée au bord de son hamac et à la clarté de la lumière qui l'éclairait du fond de la case. Elle se balançait en parlant à M. Mathieu; et à chaque balancement elle regardait, par la porte tout ouverte à la fraîcheur de la nuit, si rien ne se montrait à l'horizon au delà du brick de l'état et de la goélette en panne pour attendre M. Mathieu.

M. Mathieu s'endormit.

Katy ne cessa toute la nuit de regarder à l'horizon. Dès que l'aube se fit, elle éveilla M. Mathieu, et lui dit :

—Partez ! il est temps, voilà le jour.

Après les plus sincères embrassements, M. Mathieu quitta le rivage et monta à bord de la goélette qui fit voile aussitôt, et disparut dans la brume du matin.

—Un qui part ! l'autre qui arrive ! s'écria Katy en distinguant parfaitement, à peu de distance de la côte, le petit bâtiment sur lequel son fils Toby revenait des îles du cap Vert.

Allons, j'ai du bonheur, murmura presque en chantant la mulâtresse ; le vent, qui est contraire à mon mari, hâte l'arrivée de mon fils. Méchant, qui croyez vous jouer de Katy et me traiter comme Aglaé, moi qui ai été votre esclave avant de devenir votre femme : moi qui ai centuplé vos richesses, qui ai supporté pendant dix-huit ans vos caprices !

Tandis que Katy s'entretenait ainsi avec elle-même, Toby arriva et courut vers sa mère.

—Toby, lui cria-t-elle dès qu'il fut à la portée de la voix, avez-vous vu votre père en passant !

—Comment ! mon père ?

—Eh ! oui, puisque vous avez passé bord à bord de son navire.

—Quel naviro ?

—Celui qui s'en va ; là, tenez.

—Mon père s'en va ?

—Sans doute.

—En Europe ?

—En Europe.

—Et il ne m'emmène pas, comme il me l'avait promis ?

—Il vous aura oublié. Ce sera pour le prochain voyage.

—Il ne reviendra plus, c'est moi qui vous le dis.

—Pourquoi avez-vous cette pensée ?

—C'est une certitude. Et n'avoir pas un vaisseau pour le suivre et le couler bas.

—Vous vous emportez, mon fils.

—J'ai une idée. Je vais faire courir ce brick après lui.

—Enfant ! Est-ce que l'état se charge de venger les mulâtresses délaissées et les enfants auxquels les pères manquent de parole ?

—Vous avez raison ; l'infâme voyagera en toute sûreté !

—Allez plutôt trouver le capitaine de ce brick et dites-lui : Capitaine, cette goélette qui part a à bord deux cents noirs qu'elle conduit à la Jamaïque.

Toby vola à bord du brick ; il parla au capitaine, il dut le convaincre. Dix minutes après les voiles s'enflèrent, le vaisseau s'agita, partit, et un coup de canon retentit le long de la plage.

Eu retombant dans son hamac, Katy murmura : Le fils va tuer le père ou bien le frère épousera la sœur. Diane, apportez-moi un verre de rhum.

L'avance qu'avait la goélette sur le brick était de cinq lieues au moins, et en mer un pareil avantage est très-grand ; il est si grand, qu'il faut quelquefois plus de trois jours à un vaisseau d'une marche supérieure pour atteindre le vaisseau poursuivi.

La nuit vint, et le brick fut obligé de deviner dans l'ombre les traces du prétendu vaisseau négrier. Au jour, il avait disparu. Alors il fallut soupçonner sa route. Au bout de trois jours, on crut apercevoir la goélette. Nouvelles poursuites, nouvelle disparition ; les vents variables ayant soufflé plutôt que de coutume, le brick se trouva entre Madère et les îles Canaries, mais ayant tout-à-fait perdu la piste de la goélette. Tandis que le capitaine était indécis sur la route qu'il tiendrait, sachant bien que le prétendu négrier lui était tout-à-fait échappé, il fut rencontré par une frégate qui allait en Afrique

lui porter l'ordre de rentrer en France. Il fit voile sur Brest, sans se soucier autrement de la rage concentrée de Toby, qui maudissait le sort et aurait voulu pourchasser la goëlette jusqu'au pôle.

De Brest, Toby prit la poste pour Paris où il apprit que la famille de Lussac était partie pour la Provence depuis environ un mois. Il s'y rendit.

Quand Toby se présenta chez madame Lussac, il causa aux trois personnes qui étaient réunies au salon d'été, une surprise différente. Mathilde pâlit jusqu'aux lèvres, Berton sentit une impression de tristesse et de dépit dont il ne put se rendre compte; madame Lussac seule se leva avec empressement pour recevoir un jeune homme si profondément gravé, par des actions romanesques, au fond de ses souvenirs de Paris et des charmantes soirées de la Chaussée-d'Antin.

—Monsieur Tristan, s'écria-t-elle, est-il notre voisin de campagne, qu'il a eu la bonté de venir en passant ?

Je mets trop de prix à la faveur de me présenter chez vous, répondit Tristan, pour ne pas vous avouer, madame, que je viens de bien loin pour vous saluer.

—Nous n'avons pas rencontré M. Tristan aux réunions d'hiver à Paris.

—Je n'étais pas en France.

—Ma mère oublie, ajouta Mathilde, que nous nous sommes très-peu montrées nous-mêmes cette année.

—Vous étiez donc en Allemagne ? reprit madame Lussac, entraînée malgré elle à commettre une grave indiscretion.

—Pourquoi aurais-je été en Allemagne ? répondit Tristan en souriant.

—Comme pour continuer le voyage que vous faites quand vous courûtes après ce baron allemand, dont vous avez si brusquement arrêté la fuite. Eut-il au moins le temps de se repentir de sa mauvaise action avant de mourir ?

Mathilde se leva et sortit.

Tristan se taisait.

—Monsieur, dit Berton en tendant la main à Tristan, vous avez fait preuve d'un noble cœur en punissant ainsi un misérable.

—Je n'ai été que plus adroit, répliqua Tristan en effleurant à peine la main qu'on lui avait offerte. Votre maison de campagne est fort bien, madame; c'est, assurément, la plus jolie des environs.

—J'espère, dit madame Lussac, qui avait à peine compris la diversion qu'apportait son hôte à une conversation peu de son goût, j'espère que vous vous donnerez le temps de justifier vos éloges : on ne vient pas chez nous pour un

J'habite Marseille; j'y resterai deux mois encore. Si madame me permet de me présenter quelquefois chez elle, j'userai de cette permission avec toute la discrétion que mérite cette faveur.

—Venez en ami. Mon mari, qui arrivera bientôt, sera enchanté de vous rencontrer ici. Voulez-vous que nous profitions du beau temps qu'il fait pour visiter notre jardin ?

—Je suis à vos ordres, madame.

—Demeurez, vous, monsieur Berton, cette chaleur vous incommoderait; Mathilde continuera à vous faire de la musique.

Resté seul, Berton attendit avec une anxiété pénible le retour de Mathilde. Elle rentra bientôt au salon.

—Mon ami, lui dit-elle tout bas, quoique personne ne fût là pour l'entendre, je ne vous ai jamais tant aimé.

Ceux qui savent les irrégularités de la navigation n'auront pas été étonnés d'avoir vu arriver Toby ou Tristan en Europe avant M. Mathieu, qui était pourtant parti le premier. Cet accident est chose si commune, qu'il mérite à peine une explication.

Depuis huit jours Tristan partageait la société de la famille Lussac, sans avoir obtenu d'autre marque d'intérêt de la part de Mathilde qu'une attention polie. Soit que madame Lussac ne considérât plus Berton que comme un ami de la maison, soit qu'elle devinât dans Tristan un gendre qui serait plus au goût de son mari, elle eut pour ce dernier une prédilection toute particulière. Il est même probable que, Tristan s'étant ouvert à elle sans détour, elle n'attendait que l'arrivée de son mari pour ratifier ses propres espérances et ses promesses.

Un soir qu'ils allaient se mettre à table, ils virent entrer Narcisse, suivi de trois ou quatre matelots qui portaient sous le poids des malles et des valises.

—Et mon père ? s'écria Mathilde.

—Mon maître me suit, répondit Narcisse.

—Et me voilà, s'écria M. Lussac en tombant dans les bras de sa famille.

Tout-à-coup M. Mathieu aperçoit Tristan debout et tremblant devant lui.

—Que fait cet homme ici ?

—Mon ami, cet homme...

—Cet homme, interrompit M. Mathieu, rouge comme le feu, c'est votre frère, Mathilde, c'est mon fils !

—Vous ! ma sœur ! Mathilde ! Horrible révélation !

Madame Lussac se perd dans les ténèbres de ses doutes.

—Il était temps que j'arrivasse, dit M. Mathieu.

—Monsieur, je me retire.

—Restez, Toby. Cette famille est aussi la vôtre, si vous le voulez. Je redeviens votre père, ici, loin de la femme qui m'avait peint à vos yeux comme un monstre.

Mathilde avait tendu la main à son frère qui la couvrait de baisers.

Madame Lussac s'expliquait enfin la ressemblance extraordinaire de Tristan avec sa fille.

Il faut que cette journée, ajouta M. Mathieu, finisse comme un roman, puisque les romans vous plaisent tant, madame Lussac. Monsieur Berton, soyez mon gendre.

Berton alla embrasser avec respect M. Mathieu, qui l'enlevait dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, lui dit : Ah ! ça, maintenant, tâchez d'être un peu plus gai.

—Si nous dinons ? ajouta-t-il.

On se mit à table.

Mais comme le repas n'était pas fort animé malgré toutes ces reconnaissances, ou plutôt à cause de toutes ces reconnaissances, M. Lussac dit à son noir :

—Narcisse, débouche-moi quelques unes de ces bouteilles que nous avons rapportées.

—Oui, maître !

Et après avoir fait goûter à sa famille de toutes ces liqueurs exotiques, dont les colonies étaient autrefois si fières, il s'écria :

—Voici de la fameuse liqueur de tamarin ! Il en sera bu par chacun un petit verre à ma santé et à mon retour.

Tous les verres s'emplirent.

On se leva pour trinquer, M. Mathieu porta la liqueur à sa bouche.

Les cinq convives burent en même temps.

Ils tombèrent morts tous les cinq.

LÉON GOZLAN.

LUCIE.

I.

La nuit arrivait, une nuit de mars, froide et nébuleuse. Le vent soufflait par impétueuses rafales et soulevait le long du chemin d'épais tourbillons de poussière. Les bruits confus qui, à l'approche du soir, retentissent dans la campagne avaient cessé ; les troupeaux étaient rentrés au bercail ; les chiens vigilans n'aboyaient plus autour de la ferme, et nulle voix ne s'élevait dans les sentiers déserts. Les murs blanchâtres de quelques maisons apparaissaient çà et là au bord de la route, où leur alignement boiteux formait une espèce de rue large, inégale et sans réverbères. La plus apparente de ces humbles demeures élevait à l'entrée du village sa façade récemment badigonnée, et dont le toit était surmonté d'une girouette

criarde. Un bras de fer planté au-dessus de la porte soutenait une large pancarte où quelque artiste forain avait représenté une femme demi-nue, coiffée d'un bonnet pointu orné de grelots, et dont les mains rougeâtres tenaient une espèce de pounée. Les paysans ignorans et grossiers s'obstinaient à voir dans ce grotesque tableau une image de la république ; mais les gens lettrés reconnaissaient sur-le-champ cette figure symbolique au-dessous de laquelle le peintre avait écrit en grosses lettres jaunes : *A l'aimable Folie, bon logis à pied et à cheval*. Cette enseigne originale n'aurait pourtant pas grand monde ; la plupart du temps on voyait l'hôtesse et son unique servante droites sur le seuil, les bras croisés, occupées à regarder passer les rouliers dont les pesans équipages s'ilonnent incessamment la grande route de Paris à Strasbourg. Or, par cette nuit sombre et ce mauvais temps, l'hôtesse de *l'Amable-Folie* avait prolongé sa faction habituelle dans l'espoir que quelque voyageur attardé s'arrêterait chez elle. Un feu de broussailles flambait dans la cheminée et projetait jusque sur le chemin ses vives lueurs ; le couvert était dressé ; les chaises vides étaient rangées autour de la table, et les brocs d'étain reluisaient sur une nappe convenablement blanche.

—Pas un chrétien ! pas une âme ! murmura l'hôtesse avec une explosion de mauvaise humeur et en regardant de travers la pancarte que le vent balançait au-dessus de sa tête ; cette damnée maison ne rapporte plus un rouge liard ; c'est fini, le métier ne vaut plus rien ; l'invention des accélérées a mis les auberges à bas. On a beau s'arranger à neuf de la tête au pieds et payer dix écus la plus belle enseigne qu'il y ait d'ici à Strasbourg, personne ne s'arrête. Quelque jour, je veux faire écrire sur la muraille qu'à *l'Amable-Folie* on loge *gratis* à pied et à cheval ; alors messieurs les voyageurs entreront peut-être. En attendant, tout est vide et nous aurons mis le couvert pour rien ce soir.

* —Ce soir comme tous les autres jours, dit la petite servante avec un grand soupir.

—Taisez-vous et rentrez, fainéante, dit aigrement l'hôtesse ; que faites-vous là les bras croisés ? Ce n'est pas pour regarder le temps qu'il fait que je vous nourris et que je vous paye. Rentrez et fermez la porte.

—Oh ! madame Badillon, pas encore, je vois quelque chose là-bas, s'écria la servante en montrant du doigt une lueur indicise que vacillaient dans l'éloignement.

—C'est la diligence de Nancy qui vas passer.

—Non, non, la diligence n'a qu'une lanterne, et je vois reluire comme deux étoiles.

—Alors ça doit être une chaise de poste, et ça m'est égal ; les voyageurs en poste, ce n'est pas du monde pour moi. Voilà encore une invention,

la poste ! la mort des chevaux et la ruine des auberges.

— Sans compter cette autre invention des chemins où l'on va sans chevaux et sans postillons.

— Les chemins de fer ! dit l'hôtesse d'un ton capable et dédaigneux ; ce n'est pas dans un pays comme la Lorraine qu'on verra jamais de ces choses-là.

— Madame Badillon, voyez un peu cette voiture qui vient ; c'est ça qui s'appelle aller comme le vent !

En effet, les deux points lumineux grandissaient rapidement et l'on entendait à travers l'orage le fouet du postillon qui sifflait sur la tête des chevaux lancés au galop.

— Comme des voyageurs pressés d'arriver, dit l'hôtesse ; ça ne s'arrête dans aucune espèce d'auberge ; c'est pitoyable !

Comme elle disait ces mots, une sourde commotion ébranla le sol, les lumières disparurent et des cris se firent entendre au bas de la route.

La voiture a versé ? Pour le coup les voilà arrêtés ! s'écria l'hôtesse avec un transport de joie ; voilà des voyageurs qui m'arrivent ! Martine, va chercher la lanterne, jette du bois au feu, attache le chien, allume les chandelles ; allons, allons, leste ! dépêche-toi. La voiture a versé dans le fossé, elle doit être tout en pièces. Si ces voyageurs étaient des Anglais, par hasard ; s'il y avait quelqu'un de blessé... c'est ça qui serait une aubaine ! Allons, vite, vite, Martine ! il faut porter secours à ce pauvre monde...

La voiture avait versé à vingt pas du cabaret de l'*Aimable-Folie*, dans un fossé profond, hérissé de broussailles. Le cœur rapace et sordide de l'hôtesse tressaillait d'allégresse quand sa lanterne, projetant une vive lueur sur le lieu du désastre, lui eut montré tous les malheurs qui venaient d'arriver : la voiture était entièrement culbutée et brisée ; les chevaux se débattaient dans leurs harnais et détachaient d'effroyables ruades, le postillon s'arrachait les cheveux en proférant des malédictions capables de faire trembler le ciel et l'enfer ; des gémissemens étouffés, des cris de frayeur sortaient de l'intérieur de la voiture, d'où les voyageurs ne pouvaient parvenir à sortir. Le domestique et la femme de chambre, qui voyageaient sur le siège, avaient été lancés heureusement dans un champ de luzerne, et ils s'étaient relevés sans autre mal que quelques contusions.

L'hôtesse, aidée du postillon, parvint à ouvrir une des portières ; un jeune homme s'élança dehors tout éperdu.

— Ma mère, s'écria-il, vous êtes blessée !...

— Oui, mon fils, répondit une voix avec l'accent britannique le plus prononcé et un certain flûge assez étrange dans une telle situation.

— Albert, mon cousin ! eh ! mon Dieu ! quelle

horrible chute ! cria une autre voix de femme ; mais tirez-nous donc d'ici !

— N'ayez pas peur, ma petite dame, dit l'hôtesse en plongeant son bras robuste dans l'intérieur de la voiture, vous êtes sauvée, je vous tiens... appuyez-vous sur moi et sautez dehors !

Une figure svelte franchit alors la portière et retomba légèrement à terre.

— C'est grâce au ciel, vous n'êtes point blessée, Diana ! s'écria le jeune homme ; mais ma mère, ma pauvre mère !

On parvint enfin à retirer la vieille dame de sa voiture et on la déposa au bord du chemin roulée dans son manteau.

— Mon fils, dit-elle avec la même tranquillité que si elle sortait du bain, faites-moi transporter sur-le-champ à l'auberge la plus prochaine ; il me semble que je suis fort mal, extrêmement mal.

— Ah ! mon Dieu ! ma chère tante, quel malheur ! s'écria la jeune fille en détournant la vue avec un secret mouvement d'horreur ; puis s'appuyant au bras de la femme de chambre, elle lui dit à demi voix : Nancy, soutenez-moi... éloignons-nous un peu... Si elle allait mourir là devant nous... ce serait affreux... je n'ai jamais vu mourir personne... j'ai comme un frisson... Nancy, ne me quittez pas.

— Mon cher fils, reprit la vieille dame, toujours avec le même sang-froid, je crois que j'ai la jambe droite cassée, et peut être un bras disloqué ; cela va nous arrêter au milieu de notre voyage. Où sommes nous ?

— A P..., entre Ligny et Bar-le-Duc, département de la Meuse, répondit l'hôtesse en élevant sa lanterne, comme pour montrer le pays ; ma maison est à deux pas d'ici, une maison où madame trouvera tout ce qu'elle peut désirer...

— Appelez tout votre monde, ma bonne dame, s'écria le jeune homme ; qu'on aille tout de suite chercher un médecin...

— Martine ! Martine ! cria l'hôtesse, allons, approche. Monsieur, la maison est là, cette grande maison blanche au bord de la route, une maison bien tenue, je m'en vante ; nous allons y transporter madame, et dans moins de deux heures vous aurez le médecin, dussé-je l'aller chercher moi-même à Bar-le-Duc.

— A Bar-le-Duc ! mais nous sommes donc ici dans un village, loin de tout secours ! et ma mère qui souffre ! murmura le jeune homme avec désespoir.

— Si elle allait mourir chez moi ! pensa l'hôtesse en calculant rapidement ce que pourrait lui valoir cet catastrophe.

Un quart-d'heure après, les voyageurs étaient installés à l'auberge de l'*Aimable-Folie*. On coucha la vieille dame dans une vaste chambre

dont les noires profondeurs n'étaient pas entièrement éclairées par deux chandelles posées aux coins de la cheminée. Le vent gémissait aux fenêtres dégarnies de volets et balayait les cendres du foyer, où fumaient trois bûches de bois vert. Des rideaux de serge trop courts d'une demi-aune environnaient le lit dont les pieds vermoulus ressortaient sous une couverture à grands ramages. Une table et quatre ou cinq chaises boiteuses alignées le long de la muraille complétaient l'ameublement de cette pièce, que l'hôtesse de l'*Aimable-Folie* appelait emphatiquement la grande chambre et où, depuis bien des années, nul voyageur n'avait dormi.

Le jeune homme, assis au chevet du lit, était livré à une de ces préoccupations tristes et profondes qui font tout oublier ; immobile, les yeux fixés sur la malade, dont le visage était couvert d'une pâleur morille, il attendait l'arrivée du médecin avec une douloureuse impatience et de cruelles angoisses. La jeune dame était debout près de la cheminée, le coude appuyé au chambranle, un de ses pieds mignons posé sur le chenet de fer. Ses traits étaient d'une beauté régulière et frappante ; des cheveux d'un blond admirable retournaient en boucles abondantes autour de son visage et sur son cou frêle et blanc, et elle avait le teint éblouissant, les formes sveltes et élégantes, la taille haute et fine, et les yeux d'un bleu limpide qui caractérisent les races du Nord. On devinait au premier aspect qu'elle était née dans cette île féconde en femmes d'une beauté fraîche et radieuse, mais il lui manquait la grâce enfantine, l'expression de timidité, de douce pudeur qui donne tant de charmes aux figures anglaises : en ce moment ses traits décelaient plutôt une mauvaise humeur concentrée par la douleur ou l'inquiétude, et elle parcourait d'un regard dédaigneux cette chambre d'auberge, nue et froide, probablement la meilleure que l'hôtesse de l'*Aimable-Folie* pût mettre à la disposition des voyageurs qui descendaient chez elle. La femme de chambre, droite à l'autre coin de la cheminée, levait les yeux au ciel et se récriait à demi voix sur l'ameublement de la tenue peu confortable du logis.

Le médecin arriva enfin ; Diana s'était retirée dans une chambre à côté de celle de sa tante ; d'abord elle attendit avec une sorte d'anxiété, avec un secret effroi l'arrêt qu'allait prononcer le docteur ; puis comme la consultation se prolongeait, elle prit un livre ; mais bientôt les influences de la lecture se firent sentir, la jeune fille s'enveloppa dans sa pelisse de velours et se renfonça avec un léger bâillement dans le fauteuil de paille où elle était assise. Ses yeux se fermèrent, sa tête charmante retomba sur une de ses mains, elle s'endormit. Au bout d'une heure, un coup lé-

ger frappé à la porte la réveilla brusquement ; elle se releva surprise et un peu confuse en reconnaissant la voix de son cousin.

—Eh bien ? dit-elle en allant au-devant de lui.

—Grâces au ciel, le docteur, un brave homme auquel j'ai eu confiance tout d'abord, me répond que ma mère guérira, dit le jeune homme encore tout ému ; mais quelle horrible blessure, la jambe comme broyée ! P' a fallu une longue opération. Pauvre mère, quel courage ! comme elle a supporté ses souffrances, sans jeter un seul cri. Vous n'aviez rien entendu, Diana ?.. Vous attendez ; combien cette heure a dû vous paraître longue...

Comme il achevait ces mots, ses yeux rencontrèrent le volume encore ouvert sur la table. Un sourire de surprise et d'amertume parut sur ses lèvres, il détourna la tête ; mais ce mouvement fut si prompt que Diana ne le remarqua pas.

—Le docteur pense-t-il que ma tante puisse être transportée à Bar-le-Duc ? demanda-t-elle.

—Non, seulement répondit le jeune homme d'un air froid ; nous passerons ici un mois ou six semaines. Bonsoir, Diana ; il est tard ; tâchez de prendre un peu de repos ; moi je veillerai cette nuit près de ma mère.

À ces mots, il se retira sans toucher la main que par habitude la jeune fille étendait machinalement vers lui pour répondre à son bonsoir.

—Un mois ou six semaines ici, s'écria-t-elle ; mais c'est à en mourir ! Comment vivre si longtemps dans cette horrible taudis !..

—Plait-il ? que désire madame ? dit l'hôtesse qui entrait ; sa chambre est prête.

—Ma chambre ! vous appelez une chambre cette espèce de grenier tapissé de papier jaunâtre, où il y a un lit sans rideaux et deux chaises de paille ? C'est là que je dois coucher ?

—L'appartement est très propre, répondit l'hôtesse un peu interdite, il y a une jolie vue, la vue du grand chemin et des prairies tout là-bas ; certainement, madame aurait été mieux dans la grande chambre ; mais...

—J'aime autant votre chambre jaune, interrompit brusquement miss Diana ; maintenant faites-moi servir quelques choses : il y aura moyen de souper peut-être. Où est la salle à manger ?

—La salle à manger ? Madame l'a vue déjà ; c'est là-bas en entrant.

—La cuisine ! Ah, mon Dieu ! mais nous sommes donc ici chez des sauvages ! s'écria Diana avec une désolation qui avait son côté comique. Qu'on me serve dans ma chambre. Allez sur-le-champ, allez !

—Cette petite dame n'a pas un caractère comode, gommela l'hôtesse en descendant l'escalier.

—Je crois bien, répliqua la femme de chambre, qui la suivait, une si riche héritière, et de si grande famille ! Mais Diana Mévil.

—Ah ! Et la vieille dame ? elle paraît plus aimable.

—C'est pourtant une personne fort noble et fort riche aussi. Même la comtesse de Guercy.

—Une comtesse ! J'ai une comtesse dans ma maison, pensa l'hôtesse en se redressant. Ça n'était jamais arrivée, même du vivant de feu mon père, quand on ne voyageait pas de nuit sur les grandes routes.

Une heure plus tard, portes et fenêtres étaient closes, tout était tranquille dans l'auberge ; pourtant tous le monde ne dormait pas. Miss Diana, couchée pour la première fois de sa vie dans un lit sans rideaux, maudissait l'événement qui l'avait arrêtée dans la plus mauvaise auberge de toute la Lorraine, et s'apitoyait quelque peu sur les souffrances de sa tante. Le jeune homme, assis au chevet de la vieille dame, réfléchissait tristement au présent, qui l'inquiétait, à l'avenir, qu'il entrevoyait incertain et sombre. Il songeait à Diana, sa belle cousine, qu'il avait vue pour la première fois huit jours auparavant, qu'il connaissait à peine et dont il devait devenir bientôt l'époux ; toutes les circonstances de leurs récentes relations revenaient à sa mémoire, et il commençait à douter de son bonheur. L'hôtesse, enfermée dans son bouge ne dormait pas non plus ; elle repassait dans son esprit pour la centième fois ce que lui vaudrait la catastrophe qui s'était accomplie si heureusement pour elle à vingt pas du logis de l'*Aimable-Folie*.

II.

Le lendemain Albert de Guercy et miss Diana Mévil prenaient le thé dans la chambre même de la comtesse. La vieille dame avait eu une assez bonne nuit et elle supportait sa situation avec beaucoup de courage, de résignation, de patience et d'espoir : toutes conditions qui promettaient une guérison prompte et parfaite. Son fils, maintenant rassuré, avait repris la physionomie heureuse et calme, la bonne humeur habituelle d'un homme dont la vie a toujours été facile, élégante, remplie de douces distractions et d'occupations agréables. On devina tout d'abord en lui un jeune homme riche, bien placé dans le monde, et qu'un tranquille bonheur avait constamment environné ; ses traits n'avaient rien de remarquable, mais il avait de beaux cheveux noirs, une taille parfaite, une physionomie pleine de finesse, et par-dessus tout une rare distinction. Né en France d'un père français, élevé dans un des grands collèges de Paris, il n'avait rien d'anglais qu'un léger accent qu'on eût dit parfois qu'il voulait imiter de sa mère : celle-ci était une anglaise pur

sang, blonde, flegmatique, résolue, originale, pleine de nobles qualités et de mœurs singulières, une digne femme, qui aimait vivement son fils, et s'occupait de son bonheur et de son avenir avec plus de tendresse que de discernement. Elle avait le goût des voyages et la passion de s'arranger sans cesse de nouvelles résidences où elle ne passait jamais guère qu'une saison. Au moment où la maladresse d'un postillon l'avait forcée de s'arrêter pour quelque temps à l'auberge de l'*Aimable-Folie*, elle ramenait d'Allemagne la fille unique de son frère, miss Diana Mévil, dont la mère était morte récemment à Welmar, et elle revenait passer en familles ses quartiers d'été à Paris. Un projet d'union était au fond de tout cela, mais il n'en avait été question qu'entre le fils et la mère, et miss Diana ne s'en était peut-être pas doutée. C'était une personne qui ne regardait guère en dehors d'elle-même et de ce qui la touchait immédiatement, elle était si jeune et si belle que cet égoïsme, cette sécheresse d'âme pouvaient passer encore pour les volontés mutines, les caprices boudeurs d'un enfant gâté ; pourtant le comte Albert commençait à soupçonner que sa jolie cousine avait un cœur sec et vide, un caractère entier, obstiné, et peut-être une mauvaise tête.

Ce jour-là, donc, ils prenaient le thé, assis en face l'un de l'autre avec la contenance et la physionomie poliment ennuyée de deux personnes qui n'ont rien du tout à se dire. Heureusement l'hôtesse qui entra suivie de Martine donna tout à coup un aliment à la conversation.

—Madame, lui dit miss Diana, nous voici chez vous pour quelque temps, il faudra changer quelque chose à la tenue de votre maison.

—Ma maison ! mais qu'est-ce qu'il y manque donc ! balbutia l'hôtesse confuse et piquée : tout est blanc, tout est propre, tout reluit chez moi. Au reste mademoiselle n'a qu'à parler.

—D'abord, reprit imperturbablement miss Diana, je voudrais, au lieu de vos horribles chandelles, une lampe..

—Rien n'est plus aisé ; mademoiselle en a justement une dans sa chambre.

—Quoi ! ce lumignon qui a veillé cette nuit sous la cheminée ? Je n'en veux pas, je veux une lampe, une vraie lampe, une lampe qui brûle à blanc.

—Une lampe qui brûle à blanc ! qu'est-ce que ça ! murmura l'hôtesse fort humiliée.

—Je sais bien ce que c'est, dit Martine, il y en a deux chez Mme Vialart, deux lampes hautes comme des clochers et qui vont avec une petite mécanique. C'est ça une lumière, un vrai soleil !

—Peut-être Mme Vialart qui est si bonne me prêterait bien une de ses lampes pour quelques jours ! dit l'hôtesse.

—Je voudrais aussi un fauteuil, continua miss Diana.

—Mademoiselle en a un dans sa chambre...

—Ce siège rempallé, vermoulu et boiteux ! vous appelez cela un fauteuil ? Je veux un bon fauteuil où je puisse m'assoier et me reposer.

—Comme il y en a chez Mme Vialart, dit encore Martine, des fauteuils où l'on s'enfoncé, comme ça, tout douillettement ; ah ! je sais bien.

—Mme Vialart est si obligeante, elle me prêtera aussi un fauteuil, dit l'hôtesse ; au rest j'aurai soin d'y mettre une housse...

Il nous faudrait encore des garnitures de cheminée, des pendules, des tapis, des tabourets, reprit miss Diana ; il nous faudrait tout ce qu'on trouve dans les maisons meublées, tout ce qui manque ici...

—Miséricorde ! pensa l'hôtesse, où prendrai-je cela !

La belle miss continua encore d'un air dédaigneux et railleur son inventaire ; à chaque objet qu'elle nommait Martine ne manquait pas de dire d'un ton glorieux et capable : —Je sais bien ce que c'est ; j'en ai vu chez Mme Vialart... chez Mme Vialart il y a bien d'autres choses ; il y a des livres, il y a des tableaux, il y a de tout, de tout !

—Qui donc est Mme Vialart, demanda tout à coup Albert.

—Ma foi, monsieur, je n'en sais rien, répondit l'hôtesse.

—C'est une brave dame bien charitable, dit Martine ; elle demeure au bout du village, dans une jolie maison toute neuve. Les pauvres la connaissent bien ; il y a beaucoup de pauvres dans le pays...

—Et cette dame vit la toute seule ? demanda encore Albert.

—Il y a avec elle une demoiselle de compagnie.

—Ah !... Et est-elle jeune, jolie ?

—Oui, monsieur, assez jeune ; mais pour la beauté, ce n'est rien d'extraordinaire, répondit l'hôtesse avec cette expression instinctive de dénigrement qui anime les femmes vieilles, laides et acariâtres, contre les personnes de leur sexe qui possèdent les avantages dont elles sont privées. Je crois que la pauvre dame n'a guère de santé ; elle est blanche comme cire... Peut-être a-t-elle des chagrins. Le fait est que personne n'en sait rien. Il y a quatre ans qu'elle est venue s'établir dans ce pays, et depuis elle n'a pas reçu la moindre visite. On ne lui connaît aucun parent. D'abord on se méfiait un peu ; on voulait savoir ce qui en était. Une femme qui tombe comme cela des nues, c'est suspect ; mais, comme elle n'a jamais rien pris à crédit, comme elle fait travailler le pauvre monde et paie sans marchandé : on

s'est accoutumé à elle, et moi, qui vous parle, j'ai si bien pris confiance que, quand j'ai quelques petits services à demander, c'est là que je vais sans façon.

—Elle doit être bien reconnaissante de cette préférence ! dit ironiquement miss Diana.

Le même jour l'hôtesse revint de chez Mme Vialart, tout essoufflée et triomphante.

—Voilà, voilà ! dit-elle en montrant une lampe élégante posée sur un trépied de bronze ; ce n'est pas tout encore : nous aurons des fauteuils, des tabourets, un tapis.

—Comment ! interrompt le comte, vous êtes allée demander tout cela pour nous ! Mais c'est une indiscrétion...

—Du tout, monsieur ; j'ai raconté à Mme Vialart le malheureux événement... Quand elle a su que j'avais chez moi une dame malade, elle a mis toute sa maison à ma disposition. Elle est si généreuse ! Un cœur d'or ! Je l'ai fort remerciée.

Un peu après on apporta les meubles ; ils étaient d'un goût fort recherché, et Albert se souvint d'en avoir vu de pareils dans les beaux magasins de la rue Richelieu. Son étonnement redoubla quand il s'aperçut qu'on y avait joint quelques livres anglais, des voyages, un recueil de poésies, un album rempli de charmantes gravures. Tout cela avait un parfum de luxe et d'élégance qui décélérait une femme dont la vie avait dû s'écouler dans un certain monde qu'on ne rencontre guère qu'à Paris. Un vif sentiment d'intérêt et de curiosité préoccupa un moment le comte Albert, et il conçut le désir de connaître cette femme dont les habitudes et la manière d'être contrastaient si complètement avec la retraite qu'elle s'était choisie. Il s'attendrit sur l'isolement où elle vivait, sur cette existence qui se déroulait nue et monotone comme les horizons sans fin d'un désert. Il fit tout un roman sur la destinée de Mme Vialart ; il forma mille suppositions, et il interrogea encore Martine qui ne lui apprit rien de plus que ce qu'il savait déjà.

Miss Diana s'était un peu consolée à l'aspect du mobilier qu'on avait mis à sa disposition, quand elle fut installée dans un vaste fauteuil de velours, près d'un charmant guéridon, où étaient posés quelques jolis volumes ; sa mauvaise humeur fit place à un ennui nonchalant qui, sur un si charmant visage, ressemblait à de la mélancolie. Mais bientôt cet ennui, le désœuvrement où elle vivait, la jetèrent dans une de ces préoccupations dont son cœur ne paraissait guère susceptible. Elle s'aperçut que son cousin était l'homme le plus distingué qu'elle eût jamais rencontré ; un instinct de coquetterie, le désir de plaire, s'éveillèrent en elle et ajoutèrent à sa beauté le charme qui lui manquait. Albert fut un moment

ébloui ; il ne put pas aimer Diana, mais il songea sans frayeur et sans hésitation aux projets d'un ion qu'avait formés sa mère.

Pendant les premiers jours le comte Albert ne quitta guère la malade à laquelle miss Diana tenait aussi fort assidument compagnie. Un matin, le temps était doux, le beau soleil d'avril réchauffait la terre qui commençait à verdier, et il y avait dans l'air comme un tiède soufuffle de printemps. La comtesse dit doucement à son fils :

—Albert, il faut m'obéir aujourd'hui ; je veux que vous sortiez enfin de cette chambre de malade.

—Eh ! où voulez-vous que j'aille, ma bonne mère ? répondit le jeune homme en souriant ; miss Diana qui se promène tous les matins, assure qu'il n'y a rien à admirer, rien à voir dans ce pays.

—Certainement, dit-elle, c'est le paysage le plus dénué d'accidens, le plus uni du monde. Je n'y ai rien trouvé pour mon album, qu'une maison blanche assez pittoresquement encadrée dans un petit bois d'arbres verts.

Ces mots rappelèrent tout à coup à Albert la maison dont Martine lui avait fait une minutieuse description.

—Je sortirai, dit-il, car j'ai une visite à faire.

—Une visite ! répétèrent les deux femmes avec étonnement.

—Oui, une visite de politesse ! ne faut-il pas, ma mère, que j'aille remercier en votre nom cette dame qui a mis si obligeamment son mobilier à notre service ?

—Certainement ; plus tard j'irai moi-même avec Diana.

La jeune fille ne dit rien et arrêta sur son cousin un regard sec et contrarié qui équivalait à une défense ; mais lui, sans paraître la comprendre, s'inclina froidement et sortit.

Le comte Albert suivit lentement la longue rue qui, avec quelques maisons éparées entre des jardins clos de haies, forme le village de P... Les influences de cette belle journée de printemps agissaient doucement sur lui ; il éprouvait ce sentiment de bien-être, de tranquille bonheur, de vague espérance auquel s'ouvrent si facilement les cœurs jeunes et ignorans encore des mauvais côtés de la vie. Pour lui le passé n'avait que des souvenirs calmes, doux, presque effacés dans la monotonie d'une félicité que nulle peine n'avait jamais troublée. L'ennui, le besoin d'émotions qui à défaut de chagrins réels, tourmentent les organisations puissantes, ne l'avaient atteint que dans de rares moments. Jusque là son activité avait été entièrement obsorbée par le mouvement matériel et l'intérêt de curiosité que lui offraient les voyages, par les frivoles et brillantes distractions du monde ; jusques là il avait beaucoup

vécu par l'intelligence, par l'imagination et nullement par le cœur.

Le comte s'arrêta à l'extrémité du village et chercha des yeux la maison que lui avait désignée Martine. Il était aisé de la reconnaître au milieu des chétives habitations éparées dans la plaine. C'était une maison comme les aimait Jean-Jacques, blanche avec des contrevents verts ; les eaux indolentes de l'Ornain traversaient la prairie qui l'environnait, et à la voir ainsi de loin, surmontée d'un belvédère, effilé et flanquée de deux pavillons élégans, on eût dit d'un cygne se chauffant au soleil les ailes déployées. Un petit bois de plus couronnait d'une verdure éternelle le coteau auquel elle était adossée, et de hauts peupliers dont les bourgeons commençaient à s'ouvrir au soleil d'avril la couvraient pendant l'été d'un vert et mobile rideau de feuillage. Le comte traversa l'avenue le cœur saisi d'une sorte de trouble, comme s'il se fût agi de quelque circonstance importante de sa vie et non d'une simple démarche de politesse et de savoir-vivre. Personne ne paraissait, tout était silencieux autour de la maison, à peine si le vol de quelque oiseau, le murmure éloigné d'une fontaine cachée sous les arbres, troublaient le calme des airs. On eût dit le château enchanté où *la belle au bois dormant* attendait le beau prince qui devait la réveiller au bout de cent ans. Le comte franchit le perron et pénétra dans un vestibule dont toutes les portes étaient ouvertes. Au bruit qu'il fit en entrant, une servante parut enfin et s'arrêta court d'un air étonné. Jamais, sans doute, elle n'avait annoncé à sa maîtresse semblable visite, et sans donner à Albert le temps de décliner son nom, elle ouvrit brusquement la porte du salon en disant avec une gauche révérence : Voilà madame.

Deux femmes étaient assises aux côtés de la cheminée ; l'une, en entendant la voix du comte, avait interrompu sa lecture et s'était levée en rougissant légèrement ; l'autre n'avait pas quitté son métier à tapisserie et gardait l'attitude d'une personne à laquelle ne s'adressait pas cette visite, mais qui avait le privilège d'y assister. Albert fit en peu de paroles ses remerciemens, et la jeune dame lui répondit avec les expressions, la grâce aisée et naturelle d'une femme du monde. Pourtant, à travers cette élégance de manières, il avait quelque chose de contraint, de singulièrement réservé. L'entretien fut d'abord ce qu'il devait être entre personne qui se voyaient pour la première fois ! mais Mme Vialard avait cette façon d'exprimer les choses qui donne du prix uanbanalités les plus usées et fait parler sans ennui de la pluie et du beau temps. Albert la considérait avec une averse attention, une curiosité troublée et contenue ; il n'avait jamais rencontré de femmes qui même de loin, ressemblât à celle-là. Elle

était jeune, et le contour arrondi de ses traits fins et peu saillants lui donnait au premier aspect quelque chose d'enfantin ; mais sa physionomie triste et pensive était celle d'un autre âge, de l'âge où toutes les joies de l'âme sont amorties, où les belles espérances de la vie sont à jamais éteintes, où l'on ne vit plus que de ses souvenirs. Elle n'avait pas non plus la vive fraîcheur, l'éclat de la jeunesse ; son visage était d'une pâleur mate que faisait ressortir le noir brillant de ses cheveux, séparés en bandeaux sur son front large et pur.

La singularité sévère de son costume contrastait avec le luxe élégant qui l'entourait, et sa robe noire toute unie ressemblait à un vêtement de deuil. La demoiselle de compagnie moins jeune et pourtant plus belle que Mme Vialart ; sa physionomie décelait une nature énergique et passionnée ; mais elle était dépourvue d'intelligence et de finesse ; c'était un type de beauté régulier parfait, mais auquel manquait entièrement cette grâce féminine, cette distinction qui rendait Mme Vialart si charmante.

La jeune femme se laissait aller peu à peu au plaisir d'une causerie qui devenait plus animée et plus vive à mesure qu'on abordait de nouveaux sujets. On eût dit qu'elle retrouvait en écoutant Albert comme un écho du monde dont elle vivait séparée ; mais aucun souvenir, aucune allusion ne lui échappa sur ce monde où elle semblait née et qu'elle regrettait peut-être. Une question d'Albert la ramena tout à coup à d'autres pensées ; il lui demanda s'il n'y avait aux environs de P... aucune famille avec laquelle on pût établir des relations de voisinage et de bonne société.

—Non, monsieur, personne, répondit-elle avec un sourire triste et en jetant un long regard autour d'elle, comme pour constater l'isolement absolu où elle vivait. La demoiselle de compagnie avait laissé aller son ouvrage ; elle écoutait avec une distraction pensive cet entretien auquel elle se mêlait peu ; mais à ce mot de la jeune femme, qui semblait exprimer une sorte de regret, elle dit en la regardant avec affection :

—Cette solitude a ses distractions, ses joies paisibles ; les jours, les années y passent doucement, n'est-ce pas, Lucie ?

—Oui, c'est une heureuse vie, dit-elle pensivement ; une vie si unie, si calme, qu'on ne la sent pas pour ainsi dire .

Ce mot fut dit avec une si naïve expression de mélancolie douce et résignée qu'Albert en fut touché jusqu'au fond de l'âme. Une comparaison involontaire s'offrit à son esprit ; il considéra l'orgueilleuse confiance, les chances immenses de bonheur que la belle miss Diana apportait dans la destinée de cette pauvre femme qui bornait ses désirs, ses espérances à une existence toute négative. A cette pensée, un sentiment amer gon-

fla son cœur ; il lui sembla que le ciel n'avait pas été juste en faisant à l'une un sort si brillant, si envié, à l'autre une part de bonheur si chétive.

Le comte sollicita, en se retirant, la permission de revenir. Quand il fut sorti, Mme Vialart dit à la demoiselle de compagnie :

—Est-ce que cette visite n'a pas été pour vous comme une distraction pénible, un mauvais souvenir ? Mon Dieu, Eléonore ! que je voudrais oublier qu'il y a hors d'ici un monde différent de celui où nous vivons !

La demoiselle de compagnie éleva vers le ciel un regard triste, désolé, plein de larmes.

—Oh ! Lucie, prit-elle, vous n'êtes pas heureuse ! vous pleurez !

—Ce n'est rien, s'écria-t-elle en lui passant un bras autour du cou et en pleurant sans contrainte ; voyez-vous, Eléonore, c'est comme un ennui, une douleur sans motif qui me prend tout à coup au cœur, mais qui passe promptement. Tenez, c'est fini, une voilà calme et raisonnable, à présent ; et vous, pauvre amie, vous pleurez encore de mon chagrin.

—C'est qu'il me fait plus de mal qu'à vous-même, dit la demoiselle de compagnie d'une voix profonde et en arrêtant sur la jeune femme ses grands yeux sombres, c'est que s'il fallait ma vie pour vous rendre heureuse, je la donnerais.

—Ma chère Eléonore, dit-elle avec attendrissement, tant que vous serez là, près de moi, je ne serai pas malheureuse... et vous ne me quitterez jamais, n'est-ce pas ? Allons, soyons calmes et, pour nous contenter du présent, souvenons-nous du passé.

Le comte était rentré chez lui dans une disposition d'esprit singulière. Jamais il n'avait été livré à une si vive préoccupation. Mais cette idée fixe ne débordait pas. Il répondit à peine aux questions de miss Diana, et il dit simplement à sa mère que Mme Vialart était une femme d'un esprit distingué et d'excellentes manières.

Le lendemain était un dimanche. Dès le matin, Albert se mit derrière sa fenêtre ; de cette place où on apercevait l'église de P..., une petite église au milieu d'un cimetière où de grandes mauves croissaient autour de quelques croix de bois noir. Son attente ne fut pas trompée ; Mme Vialart et sa demoiselle de compagnie vinrent à l'heure de la messe. Les traits de la jeune femme étaient cachés sous une profonde capote de soie violette ; mais Albert l'eût reconnue entre mille à la petitesse de son pied, à sa taille frêle et légèrement cambree. Elle s'avancait modestement en saluant du geste et sans aucune affection de popularité une cinquantaine de paysans et de paysannes qui se pressaient autour d'elle avec un certain empressement in-

ressé et familier qui annonçait combien elle avait dû être bienveillante et généreuse dans ses rapports avec tout ce monde là. Martine surprit le comte dans cette contemplation.

—Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur ? lui demanda-t-elle ; vous regardez passer Mme Vialart ? En voilà-t-il des gens qui lui font la révérence ! c'est comme ça tous les dimanches quand elle sort, et autour des terres labourées : toutes les terres depuis le bois jusqu'au bord de la rivière.

—C'est un magnifique domaine, dit le comte étonné.

—Ça vaut je ne sais combien de cent mille francs, continua Martine ; est-on heureux d'être si riche !

—Moi aussi, je suis riche, pensa Albert, et si j'avais cette femme, sa fortune ne serait pas un obstacle !... Puis, se raillant lui-même de cette folie, il murmura :—Et M. Vialart, qui n'est pas mort peut-être ! Mais je suis un insensé de songer à cette femme, de rester là deux heures à l'attendre pour l'apercevoir au moment de loin !... Dans quelques jours je serai parti pour ne plus revenir, et elle se souviendra à peine qu'un étranger a traversé la solitude où elle vit.

À ces mots il referma brusquement la fenêtre et alla s'asseoir près de miss Diana.

Quelques jours s'écouleront. Albert retourna chez Mme Vialart ; une singulière curiosité, un vif intérêt l'entraînaient près de cette femme, dont il ne comprenait ni la position ni le caractère. Il la trouvait toujours seule avec la demoiselle de compagnie dans ce petit salon où il l'avait vue pour la première fois. Ses occupations étaient les mêmes ; elle travaillait à aiguille ou bien elle faisait quelque lecture sérieuse. Le comte avait remarqué qu'un magnifique piano, placé entre les deux portes qui donnaient sur le jardin, étaient toujours fermé ; une fois il demanda à Mme Vialart si elle ne s'occupait pas de musique. Cette question parut la jeter dans quelque pénible retour sur elle-même et réveiller dans son esprit d'amères réflexions ; tourna vers le piano des grands yeux tristes et dit en soupirant :

—Non, monsieur ; j'ai renoncé à la musique ; elle me faisait mal.

Albert s'aperçut aussi que Mme Vialart ne recevait aucun journal, aucune publication nouvelle. Quelques recueils littéraires dont la date remontait à plusieurs années, étaient les nouveautés les plus récentes de sa collection. Il semblait qu'elle ne voulût entendre dans sa solitude aucun des bruits du monde qu'elle avait quitté.

Bientôt ses relations, qui d'abord n'avaient été pour le comte Albert qu'une distraction pleine d'attrait, devinrent son bonheur le plus vif.

Soit que la vie qu'il menait à P... eût laissé à son cœur le temps de se reconnaître, soit que son heure fut enfin venue, il aima Mme Vialart il l'aima comme on aime pour la première fois avec ferveur, avec emportement, avec crainte. Les premiers momens de cette passion furent doux ; Albert se laissa aller avec imprévoyance à ces émotions si nouvelles pour lui ; il vécut au jour le jour, heureux du seul bonheur d'aimer, sans espérance et sans désirs ; puis il songea au dénouement inévitable, au seul dénouement possible de ce drame intime, à son prochain départ, alors il fut malheureux. Il y a dans l'amour un instinct d'égoïsme qui ne respecte nulle affection ; tous les autres sentimens se noient pour ainsi dire dans ce sentiment exclusif ; Albert l'éprouva avec remords ; il voyait presque à regret le prochain et complet rétablissement de sa mère.

La comtesse était à peu près guérie. Un jour elle dit à son fils avec ce flegme et cet accent qui rendaient si originale l'expression de toutes ses fantaisies :

—Es.-ce qu'il ne vous semble pas. Albert que ce pays est tout-à-fait agréablement ? J'y passerais très volontiers l'été si cela ne vous contrariait pas trop.

—Moi, ma mère ! Je ferai tout ce que vous voudrez, balbutia le comte. Bien qu'il fût habitué aux idées singulières de sa mère, il ne s'était point du tout attendu à celle-là.

—Nous ferons venir des ouvriers de Bar-le-Duc, ils arrangeront tout ici, je les surveillerai, cela m'amusera quand je commencerai à marcher. L'été doit être très beau en Lorraine ; Diana dessinera, vous chasserez, nous nous promènerons, et si l'ennui nous gagne, eh bien ! nous nous en irons.

—Mais miss Diana ? dit encore le comte.

—Je lui ai parlé de ce projet ; elle consent volontiers à passer ici quelques mois.

—Comment !

—Eh oui ! dit la comtesse en souriant ; cela vous étonne, Albert ? En vérité, vous n'avez nulle pénétration.

—Ma mère, que voulez-vous dire ? s'écria le comte, comme si une subite révélation l'eût tout-à-coup frappé.

—Je veux dire, répondit la comtesse d'un air de triomphante satisfaction, que notre beau lys d'Albion, notre fière et charmante Diana, restera volontiers partout où il vous plaira de vous arrêter... Elle vous aime, mon fils...

—Non, non, ma mère ! interrompit Albert avec une sorte de violence, non, cela n'est pas possible !... Eh ! qu'ai-je fait, bon Dieu, pour être aimé d'elle !... Rien, ma mère, je vous le jure, car j'aime une autre femme !...

III.

La comtesse de Guercy ne connaissait guère de l'amour que ce qu'elle en avait appris dans les livres. Sa vie s'était écoulee tout en dehors des passions; pourtant, comme la plupart des femmes dont le cœur est toujours resté sage, elle avait dans la tête certaines idées romanesques. L'aveu qui venait d'échapper à son fils la jeta d'abord dans une extrême surprise; elle en eut peut-être quelque chagrin, mais surmontant bientôt cette première impression, elle dit avec sa sérénité habituelle :

—Vous savez, Albert, que je ne considère pas le mariage comme une affaire de convenance et de calcul; c'est surtout parce que miss Diana est belle, toute charmante, et qu'il me semblait que vous pourriez l'aimer que j'avais songé à cette union: je me suis trompée; je me suis trompée de toutes façons peut-être; car, voyez-vous, je ne sais pas non plus si Diana vous aime.... J'ai cru cela parce que je le désirais; je l'ai dit trop légèrement, sans doute, et j'espère maintenant qu'il n'en est rien,

—Je l'espère aussi, murmura le comte.

—Vous m'aviez donc caché quelque chose, Albert? reprit la vieille dame d'un air de reproche affectueux; cela est cause que j'ai eu des idées qui heureusement ne sont pas allées trop loin. À présent vous allez tout me dire...

—Pas encore, ma mère; pas encore, je vous en supplie, s'écria-t-il en baissant la tête; laissez-moi me reconnaître; je ne sais; peut-être tout ceci n'aboutira-t-il qu'à une déception cruelle. Alors je serai bien à plaindre. Vous ne pouvez pas me comprendre, ma bonne mère et vous trouvez que je suis un pauvre fou n'est-ce pas?

—Non, certainement; la tête et le cœur sont bons chez vous, répondit-elle inquiète. Je suis sûre que vous ne vous tromperez pas entièrement dans la circonstance la plus importante de votre vie, et que le choix que vous avez fait est digne de vous. Mais, en vérité, je ne devine rien, je ne conçois rien, si ce n'est que nous allons repartir.

—Au contraire, nous restons. Oui, si vous le voulez, ma mère, nous passerons encore ici quelque temps; c'est ici que mon avenir se décidera.

Le même jour la comtesse dit à sa nièce: — J'ai comme un remords de vous garder ici, ma chère Diana; vous passeriez plus agréablement l'été à Paris ou à Londres.

—Oh! certainement, ma chère tante! dit étourdiment la petite fille, pour passer l'été chez ma bonne sœur lady Rosa Nevil.

—Eh bien, je vous y ramènerai comme

c'était d'abord notre projet, et cet automne vous viendrez nous retrouver ici. Alors....

—Eh bien, alors, ma tante! demanda miss Diana avec une certaine émotion.

—Alors, lui répondit la comtesse en la barrant au front, votre cousin sera peut-être marié, et nous irons tous ensemble passer l'hiver en Italie.

Le beau visage de miss Diana se couvrit d'une subite pâleur; elle leva les yeux sur sa tante avec une expression indicible d'étonnement, de reproche, de colère violente et contenue; mais bientôt l'orgueil blessé domina tous les autres sentiments; sa physionomie reprit l'air calme et contraint qui lui était habituel, et elle dit d'un accent bref et décidé au fond duquel il y avait pourtant encore quelque émotion:

—Mon cousin se marie, j'en suis contente. C'est une raison pour que je désire ne pas vous quitter; permettez-moi de rester près de vous, ma tante.

—Je le veux bien, mon enfant, répondit-elle avec joie; car, dans son inexpérience des passions, elle se figura que Diana venait de prendre subitement son parti et d'étouffer au fond de son cœur tout ce qu'il y avait de préférence et peut-être d'inclination pour Albert.

—Et ce mariage se fera bientôt? reprit la jeune fille.

—Qui sait! ma chère Diana, ne parlez de rien à Albert; les choses ne sont pas assez avancées pour qu'il en soit question entre vous; il faut avoir l'air de tout ignorer.

—Oui, ma tante, j'attendrai qu'il m'annonce officiellement son mariage, répondit-elle avec un sourire amer.

Le comte entra en ce moment. Miss Diana redevint pâle; mais elle parvint à dissimuler tout ce qu'elle éprouvait de ressentiment, de sourde jalousie, et Albert lui-même ne s'en douta pas. Elle fit le tour de la chambre, noua lentement les rubans de son chapeau de paille, sourit en passant devant le miroir grand comme la main qui ornait la cheminée, et sortit avec son air de reine; mais toute cette fierté tomba quand elle fut seule au fond de l'enclos planté de pommiers que l'hôtesse de l'*Aimable Folie* appelait son jardin; là elle s'assit et elle pleura à l'abri de tous les regards.

Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas été bien sûre d'aimer Albert, précisément peut-être parce qu'elle croyait en être aimée; mais la jalousie avait tout-à-coup aiguillonné son cœur, et elle voyait avec un dépit mortel combien elle s'était abusée. Une âpre curiosité lui faisait désirer de connaître celle que le comte avait préférée, et elle se disait avec un amer sentiment d'orgueil que cette femme devait être bien belle et bien

haut placée dans le monde pour l'avoir emporté sur Diana Névil. Elle chercha dans sa mémoire le nom des grandes dames, des riches héritières dont Albert avait parlé devant elle quelquefois ; mais ses conjectures n'aboutirent à rien ; elle demeura persuadée pourtant que c'était dans quelque cour d'Allemagne, pendant son dernier voyage, qu'il avait conçu une passion dont les espérances avaient été d'abord bien incertaines puisqu'il les avait si discrètement gardées pour lui seul. L'étrange détermination qu'il avait prise de passer l'été à P. . . . , la confirma dans ses soupçons ; elle pensa qu'il voulait attendre là le terme de quelque délai imposé par les convenances, et que c'était de là qu'il partirait pour s'aller marier en Allemagne ; elle ne soupçonna pas un seul instant le nom de sa rivale et le véritable motif qui retenait le comte dans un triste village de la Lorraine.

Vers le soir, Albert sortit pour aller chez Mme Vialart ; en approchant de cette demeure, dont il n'apercevait jamais les murailles blanches sans un violent battement de cœur, il fut saisi d'une si douce joie, il sentit en lui de si vives espérances, qu'il fut presque effrayé de son bonheur, de ce bonheur qu'un seul mot de Lucie pouvait à jamais briser.

La jeune femme était encore dans le jardin ; elle n'avait pas entendu venir le comte, et quand elle l'aperçut tout à coup devant elle, un léger cri lui échappa ; elle recula en tressaillant.

Pardon, madame, ma présence vous a troublée ; vous ne m'aviez pas reconnu, dit-il tremblant lui-même.

— Mon Dieu si ! répondit-elle naïvement.

Albert garda le silence ; ce mot était allé au fond de son cœur ; il l'y savoura lentement. Apparemment Mme Vialart pensa qu'il ne l'avait pas compris, car elle ne charcha pas à en atténuer le sens par une explication, et réprimant promptement son trouble, elle ajouta avec un accent voilé et un peu triste qui donnait tant de charme à ses moindres paroles :

— J'ai reçu aujourd'hui un charmant billet de madame votre mère ; elle m'a renvoyé le petit mobilier que j'ai été si contente de pouvoir mettre à sa disposition pendant son séjour ici. Votre départ et sans doute prochain, et vous venez ce soir me faire vos adieux, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

— Non, madame, répondit-il en offrant son bras à la jeune femme pour la ramener vers la maison ; nous restons au contraire, et c'est pour cela que ma mère a fait venir de Bar-le-Duc tout un mobilier ; décidément nous nous établissons à l'auberge de l'Amable-Folie, et j'espère, je crois que nous passerons l'été tout entier en Lorraine.

Mme Vialart ne répondit pas, mais Albert sen-

tit la main qui s'appuyait à son bras peser légèrement, et il lui sembla voir à travers le crépuscule les yeux de Lucie se lever sur lui avec une expression ineffable d'étonnement et de joie ; mais ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair ; la jeune femme détourna la tête et respira profondément comme pour rappeler à elle la vie qu'étouffaient les battements rapides de son cœur ; puis elle continua de marcher lentement, appuyée au bras d'Albert.

Il faisait une de ces nuits tièdes et claires qui ressemblent aux longs crépuscules des jours d'été. Les arbres qui commençaient à verdir ne projetaient pas encore dans le jardin leurs grandes masses obscures ; mais leur jeune feuillage se découpait comme un réseau délicat de dentelle noire sur le bleu transparent du ciel. Déjà les violettes, les primevères, les lilas s'épanouissaient au bas allées, et les pêcheurs, les cerisiers en fleurs répandaient dans l'air une senteur amère et pénétrante.

— Restons ici, dit Albert en arrêtant Lucie au bas du perron, restons, je vous en prie ; cette nuit est si belle !

Elle céda sans résistance ; le comte s'assit presque à ses pieds ; il était si heureux en ce moment qu'il craignit de laisser paraître son bonheur. Il le renferma silencieux et recueilli au fond de son âme. Lucie semblait affaissée sous l'influence de ses propres émotions ; ses main étaient jointes sur ses genoux, et elle regardait le ciel dans une attitude de rêveuse contemplation et de tacite prière. Albert la comprenait en ce moment une sorte d'intention lui révélait les élans, les vagues désirs, l'intime bonheur qu'elle éprouvait ; mais le passé de cette femme restait pour lui couvert d'une ombre impénétrable ; il ne devinait pas quels troubles, quels revers avaient pu priver son avenir et la jeter en dehors du monde.

Un moment il pensa que quelque grande peine de cœur devait l'avoir frappée, que son premier amour avait été trahi, ou bien qu'elle avait vu mourir celui qu'elle aimait. Mais il y avait dans la physiologie de Lucie quelque chose de chaste qui démentait ces suppositions ; en la regardant, on sentait que ce n'était pas les passions qui avaient attristé ce front si pur et fait couler des larmes de ces yeux d'une expression ordinairement si calme. Albert cherchait vainement le secret de cette existence dont il voyait si complètement un côté ; il était comme un homme qui lit avidement une page déchirée dont il ne peut parvenir à trouver le commencement.

Tous deux restèrent longtemps silencieux et absorbés dans les mêmes impressions ; heureux de respirer ensemble cet air chargé de vague parfum, au milieu de la solitude et du calme d'une

amoureuse nuit de printemps. Enfin le comte dit d'une voix émue :

— Si vous saviez, madame, que d'espérances, que de projets je forme pour cet été ?

— Des projets ici ! dit-elle, souriante et trébuchée.

— Oui, des projets de longues promenades, avec vous, dans les bois, au bord de l'Ormain ; il me semble maintenant que j'ai devant moi bien des jours de bonheur...

Elle le regarda fixement et répondit d'une voix brève :

— Puis viendra l'hiver !...

— Mais, si vous le vouliez ! s'écria Albert en lui prenant la main, Lucie, cet hiver, et toujours, je resterais près de vous...

— Oh ! mon Dieu... vous m'aimez ! dit-elle en frémissant, vous m'aimez !

Il y eut un silence ; Lucie avait retiré sa main ; elle pleurait. Albert se rapprocha d'elle ; il sentait que le moment était venu de lui demander toute la vérité.

— Lucie, dit-il, je vois bien que quelque grand malheur a frappé votre vie ; mais dites-moi s'il doit pour toujours nous séparer ?

— Oui ! pour toujours ; répondit-elle, d'une voix étouffée.

— Ah ! vous n'êtes plus libre ? M. Vialart vit encore ?

— Ce nom de Vialart était celui de ma mère ; je ne suis pas mariée...

A cet avertissement, le comte demeura un moment confondu ; une amère pitié, une douleur ! murmura-t-il ; séduite, abandonné !

— Non, dit Lucie avec une dignité calme et en arrêtant sur le comte son regard fier et candide, non ; toutes les actions de ma vie ont été pures ; aucune faute ne la trouble ; je suis sans reproche et sans remords. Pourtant j'ai bien souffert, et il n'y a plus pour moi de bonheur à espérer en ce monde.

Elle se tut, dominée par la violence de son émotion, puis elle reprit d'une voix brève et brisée :

— Vous êtes un honnête homme, et je puis vous le dire : Je vous aime... Je vous aime peut-être depuis la première fois que je vous ai vu. Et maintenant, savez-vous ce que j'espère, ce que je veux ? quelque jours encore de votre présence... Quelques jours de bonheur pendant lesquels je ne regarderai ni le passé ni l'avenir... Puis vous partirez, vous partirez pour toujours, et moi je vivrai avec votre souvenir ; il remplira ma solitude : rien ne m'en distraira... C'est le bonheur que j'aurai amassé pour toute ma vie... Et vous, peut-être, vous ne m'oublierez pas entièrement, et quand vous serez l'heureux époux d'une

autre femme, vous songerez encore quelquefois à la pauvre Lucie.

Ces paroles, qui déclaraient une confiance si entière et si noble, une si complète inexpérience des passions, une si pure innocence, remplirent tout à la fois le cœur d'Albert de chagrin et de joie. Il espéra gagner avec le temps la confiance de Lucie et vaincre ses résolutions. Tout-à-coup une étrange pensée s'offrit à son esprit ; il se souvint de ces histoires dont on a fait tant de romans et de romans, de ces personnages mystérieux qui appartenaient à la famille immonde des bourreaux, à la race maudite des voleurs et des assassins. Une secrète horreur s'empara de lui ; ce seul doute devint un tourment qu'il ne put supporter.

— Lucie, dit-il, d'une voix tremblante, la vérité, un seul mot... Vous êtes innocente et pure ; mais peut-être le nom de votre père était-il infâme !...

— Non, répondit-elle avec une douloureuse émotion ; j'appartiens à une famille honorable ; nulle tache ne couvre la mémoire de mon père... ne m'interrogez plus... je ne peux, je ne veux rien vous dire...

— Ah ! s'écria-t-il plein de confiance et d'espoir, ce que vous m'avez appris me suffit ; vous êtes libre, Lucie ! avant moi personne n'avait eu votre amour ! Ni le passé ni l'avenir ne m'effraient à présent... vous serez à moi !

— Jamais ! dit-elle avec une sombre résignation.

[A CONTINUER.]

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lacomtagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.